

un coeur pur

ROMAN



JEROME ABRANEL

Jérôme Abranel

Un Coeur pur

© Jérôme Abranel, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3515-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mardi 26 mars

Ce matin, j'ai reçu un coup de fil qui m'annonçait la mort d'Etienne. Pierrette, son aide-ménagère, l'a retrouvé inanimé, dans son lit. Crise cardiaque pendant son sommeil, a diagnostiqué le médecin arrivé peu après. Pas de souffrance, pas de longue déchéance. Pas même le temps de se voir partir. "Le genre de fin que l'on peut souhaiter à chacun, du moment qu'elle intervient le plus tard possible" a-t-il ajouté.

Se sachant sous la menace d'une telle sortie de route, rapide et incontrôlée, Etienne n'avait pas attendu pour prendre ses dispositions, et confier à Pierrette la liste des instructions à suivre le jour venu, gageant qu'il lui incomberait probablement de constater son décès. La première d'entre elles était de me prévenir, en tant qu'exécuteur testamentaire.

L'appel fut bref et sec, à l'image de la nouvelle qu'il véhiculait. Une annonce technique, conforme aux instructions du défunt, entre deux personnes qui ne s'étaient jamais croisées qu'à une ou deux reprises. Ni l'une ni l'autre ne s'autorisa alors à tomber le masque. Pourtant, je savais mon interlocutrice assaillie par l'émotion, tout comme je l'étais. Etienne s'était à maintes reprises ouvert à moi des qualités de cœur et de dévouement de Pierrette, que sa voix chevrotante trahissait. Mais la concision et la sobriété dont j'usai pour accuser réception du message ne la poussèrent pas à plus d'effusion. La vie m'avait conduit à me blinder. Il y avait belle lurette que j'avais pris le pli de ne pas exprimer spontanément mes émotions. Surtout à moi-même. Aussi m'étonnai-je de constater mon abattement, une fois que Pierrette, ayant raccroché, m'eut laissé seul avec la disparition d'Etienne. Certes, j'aimais sa compagnie. Je tenais l'homme en estime, appréciais son humanité, son humour, sa sagesse. Pour autant, je ne nous voyais pas comme intimes.

Le hasard nous avait fait voisins directs, voilà une quinzaine d'années. Avec le temps, nous avons appris à nous connaître, avons ensuite pris goût à partager régulièrement des soirées à deux, à discuter. De nos vies, de nos idées, du monde qui nous entourait. Notre lien amical était devenu

suffisamment solide pour qu'il survive à mon déménagement, à quelques rues de là, voilà quatre ans. Après celui-ci, la relation ne s'était ni déplacée, ni élargie. J'avais bien proposé à Etienne de venir jusque dans mon nouveau chez moi, et de s'y mêler à la joyeuse bande de potes que je m'étais constituée petit à petit. Mais je n'avais pas rencontré beaucoup de succès dans mon entreprise. Visiblement, il préférait rester à sa place. Chez lui, en mon exclusive compagnie.

J'ai été d'autant plus surpris de mon accès de mélancolie après l'appel de Pierrette que je n'ignorais pas notre différence d'âge avec Etienne, et que je le savais en sursis. Un premier infarctus, à l'âge de soixante-six ans, avait servi de répétition générale au scénario qui venait de se dérouler. Le couperet, alors, n'était pas passé loin. S'il s'était remis, le cardiologue avait auguré d'une autre issue en cas de récurrence, en ajoutant que souffler ses soixante-dix bougies relèverait du miracle. De fait, cette seconde attaque venait de le faucher à soixante-huit ans.

Il avait mis à profit ce répit de deux ans pour faire le tri. Dans ses affaires, dans ses relations, dans ses idées. Voilà peu, il m'avait assuré que sa boucle était bouclée, et qu'il était dorénavant prêt, faute d'être pressé ou volontaire. Au cours de nos rencontres suivantes, il m'était apparu serein, s'exprimait de façon apaisée. Le ton d'un homme au destin accompli, d'un homme qui s'était senti heureux.

C'est dans le cadre de cette ultime mise en ordre qu'il m'avait sollicité pour que je devienne son exécuteur testamentaire. "Je n'ai pas de famille proche," m'avait-il expliqué, "tu es mon cadet de vingt ans, et j'ai foi en toi, en ta probité comme en ton discernement. Le moment venu, il s'agira notamment de se défaire de ce qui reste dans cette maison, qui est déjà largement vidée, avant de la mettre en vente. Tu connais bien l'endroit, et tu as récemment vendu ton propre bien très aisément. Je suis sûr que la mission est dans tes cordes. J'ajoute que tu me rendrais un très grand service en l'acceptant. J'aimerais vraiment que ce soit toi qui t'en charges, Sam, plutôt que mon notaire, ou je ne sais quel autre intermédiaire avec qui je n'ai pas de lien personnel."

J'acceptais sur le champ. Par envie de lui faire plaisir, en premier lieu. Également parce que j'estimais, comme lui, être l'homme de la situation, disposant autant des compétences que du temps nécessaire pour mener la tâche à bien. Et puis, pour être honnête, j'étais également poussé par l'orgueil, flatté de cette marque de confiance, ainsi que par la curiosité, un peu malsaine dans le cas présent, devant ce rôle que je n'avais jamais joué.

Ayant souscrit à sa requête, il m'avait alors remis le papier qu'il avait préparé. "J'y ai griffonné l'essentiel, pour répartir mes meubles et mes affaires. Pour l'accessoire, tu feras à ton idée, tu as ma bénédiction. Ta part est prévue, comme tu peux le constater !". Afin de dissiper toute gêne et excès de solennité, il avait ironisé : "le jour venu, tu considéreras cette mission d'exécuteur testamentaire comme mon principal cadeau. Elle t'occupera l'esprit, et t'aidera à surmonter ton inconsolable chagrin !"

Le jour était venu. Et le souvenir de cette prémonition, dont je réalisais la pertinence, parvint à m'arracher un sourire, qu'un miroir inopportun me renvoya. Des mâchoires crispées, surmontées par des yeux bouffis. Plutôt une grimace, laide et incongrue. Comme la mort.

Sans traîner, je m'attelais à ma tâche, et faisais le nécessaire. Je remplis la journée en appels et en démarches, m'occupais utilement et sans répit. En fin d'après-midi, je rappelai Pierrette pour lui annoncer que les funérailles auraient lieu dans quatre jours, le samedi. "Je suis soulagée, c'est mon seul jour de disponible. Je viendrai. Vous a-t-il également chargé de prévenir des gens ? De la famille, peut-être ? Parce que, à part vous, il n'a mentionné qu'une autre personne, sur la liste qu'il m'a donnée. Une dame. Dites, on ne va pas être de trop...". Je lui répondais que non, je n'avais personne de plus à joindre, ne lui connaissais pas de parents encore vivants. Je tentais ensuite de la rassurer un peu, lui expliquant que ce comité restreint correspondait bien au style du défunt, qu'il ne fallait pas s'en émouvoir. Selon moi, Etienne n'aurait, d'évidence, jamais pensé mesurer la réussite de son existence à l'aune du cortège suivant son cercueil. Bien au contraire.

Ces heures à rester concentré, et la satisfaction du devoir accompli,

avaient artificiellement éloigné mon cafard. Aucune larme ne me vint, lorsque je me retrouvai le soir, solitaire et désœuvré. À force de retenir mes sentiments, ils avaient dû s'éloigner. Pour autant, rien ne vint prendre leur place, cette nuit-là. Insidieusement, le vide s'était insinué en moi. J'étais sec de tout, d'émotions, de fatigue, de pensées, incapable de réactions. La seule image qui m'apparut, et qui resta immobile devant mes yeux jusqu'au petit matin, était celle d'un fauteuil. Le sien, celui dans lequel il prenait souvent place lors de nos rencontres, chez lui. Un fauteuil vide.

**

Après un hiver sans autre couleur que le gris, le timide rayon de soleil qui éclairait le cimetière en ce dernier jour de mars avait des allures de miracle. Des camélias étaient en fleurs, faisant des tâches de vie, crues, au-dessus des pierres mortes. L'endroit était paisible, joli, dégagé. Probablement choisi avec soin. Il n'était pas situé à Nantes même, où nous habitons, mais dans un village, à l'extérieur du bruit de l'agglomération. Dans cette campagne pourtant particulièrement plate, Etienne était parvenu à dénicher un petit cimetière à flancs de coteaux. Au-dessus de la Loire, en direction d'Angers. Le contrat de concession précisait qu'il s'agissait d'un emplacement pour deux cercueils.

La cérémonie fut brève, sans décorum religieux. Pierrette et moi avions déjà pris place, silencieusement, devant le caveau béant, à côté duquel se tenaient les personnes affectées au service funéraire, lorsque la troisième personne, la femme prévenue par Pierrette, arriva. J'ignorais son nom. Pendant que je la regardais nous rejoindre, toute son attention était happée par le cercueil d'Etienne, en retrait du groupe. Elle eut cependant un bref regard pour chacun de nous deux au moment de s'immobiliser à nos côtés. Comme un salut, une marque de politesse, malgré l'isolement dans lequel la cantonnait la douleur qui l'étranglait et l'empêchait de parler.

Le maître du protocole eut le bon ton de ne pas rompre le silence. Il fit

signe à ses collègues de s'exécuter, nous épargna les discours inutiles, ces mots convenus, souvent maladroits, qu'on prononce pour tromper la peur et combler le vide.

En me préparant à cet hommage, les jours derniers, j'en avais appréhendé le dénuement. J'avais craint qu'il ne me glace, et ne trompe le contrôle que je parvenais sinon à m'imposer. Ce fut finalement le contraire. La douceur du cadre, la lumière revenue dans le ciel, le chant distant de quelques oiseaux, le souvenir de l'homme bon et humain qui nous quittait, tout concourut à mon recueillement. J'eus l'impression d'être pleinement avec lui, de profiter encore une fois de sa présence, sans soucis des autres, comme si nous n'étions que tous les deux. Je me sentais à ma place, aux côtés de l'ami que j'avais connu.

Ce n'est qu'au moment de m'en retourner que me revint la présence des deux autres personnes à mes côtés : Pierrette, les yeux rougis et un sourire mélancolique aux lèvres, et cette femme, dont je ne savais rien, mais dont je devinais que c'était son corps qui rejoindrait un jour celui d'Etienne dans l'étroit caveau. Tout au long de nos nombreux échanges, Etienne n'avait jamais explicitement mentionné de compagne régulière. Il était officiellement célibataire, et je l'avais toujours connu seul à Nantes. Mais je savais son cœur rempli de l'amour de quelqu'un. Aussi brûlais-je d'une envie tout aussi déplacée que naturelle d'entrer en contact avec cette femme. Les circonstances, cependant, ne s'y prêtaient guère. L'inconnue ne m'en laissa finalement pas l'occasion. Juste après avoir fait à nos côtés les quelques pas qui nous séparaient de la sortie du cimetière, elle salua d'abord Pierrette, puis se tourna vers moi, s'apprêta à me parler, avant que son propos ne se transforme en un sourire triste et résigné, suivi d'un signe de tête pour signifier son congé. Pendant qu'elle rejoignait sa voiture, je notai sa grâce et son élégance. Sur le coup, j'aurais été prêt à parier que j'allais la revoir assez vite, même si j'étais alors incapable de deviner dans quelles circonstances.

Pierrette et moi n'eûmes besoin d'échanger qu'un bref regard pour comprendre que nous étions saturés de silence, et qu'il était grand temps de

laisser sortir les mots que nous avions contenus l'autre jour au téléphone. À mi-chemin de Nantes, nous fîmes halte dans un café, et y partageâmes notre besoin de prononcer l'hommage funèbre que le mort n'avait pas reçu plus tôt. Chacun parla de son Etienne, de celui qu'il avait connu. Comme nous avions côtoyé le même, dans son authenticité, les discours se tarirent. Leur succéda une tristesse pesante, poisseuse. Je prétextai un impératif pour reprendre la route, assurai Pierrette de la rappeler sous peu, car Etienne désirait qu'elle puisse largement piocher dans ce qu'il restait d'affaires dans la maison.

**

En pénétrant dans le bureau du notaire, quelques jours après, je caressais l'espoir d'y retrouver la femme du cimetière. Mais mon hôte me détrompa immédiatement. J'étais l'unique personne conviée à ce rendez-vous. Il ne s'agissait que d'ouvrir la succession, et ma seule présence était requise, en tant qu'exécuteur testamentaire d'Etienne. Maître Prunier me donna lecture de la première partie de son testament, qui définissait officiellement les tâches que le défunt me confiait. Je n'apprenais rien, le texte ne faisait que confirmer ce qu'Etienne m'avait déjà expliqué directement. Le notaire leva le nez du document, et conclut :

— Voilà, monsieur Lemasson, c'est tout, vous concernant. En résumé, votre intervention porte sur sa maison, à Nantes. L'endroit vous est familier, si j'ai bien compris ?

— Oui, nous avons été voisins, c'est d'ailleurs ainsi que nous avons fait connaissance. Et, depuis mon déménagement, c'est chez lui que nous continuions à nous voir.

— Il va donc s'agir de trier ses affaires, de vider cette maison, et surtout de la vendre, dans les semaines qui viennent.

— C'est ce qu'il m'avait expliqué lorsqu'il m'a parlé de cette mission. Je lui avais promis mon concours. Et je tiendrai parole.

— Parfait ! Concernant les biens matériels dans sa maison, j'en avais fait l'inventaire avec lui, afin d'en procéder à l'estimation, qui est inscrite dans sa

succession. Il n'y a aucun objet dont la valeur marchande soit importante. Vous pouvez en disposer à votre guise : les conserver pour votre usage personnel, les donner, ou les revendre, si vous en avez le temps. Concernant son bien immobilier, je vous remets le dossier dans lequel vous trouverez les pouvoirs et autres papiers nécessaires pour procéder à sa mise en vente. N'hésitez pas à me tenir informé au fur et à mesure, et à solliciter mon aide si besoin.

Comprenant que notre entrevue du jour touchait déjà à sa fin, je m'enquerrais de la suite des opérations. Il m'expliqua que le montant de la transaction immobilière viendrait s'inscrire dans la succession, et que cette dernière serait alors réglée selon la seconde partie du testament d'Etienne. Il enchaîna :

— Je lui avais fortement conseillé de rédiger un testament, car, étant célibataire et sans enfant, monsieur Landais n'avait aucun héritier réservataire, c'est-à-dire aucune personne pour qui la loi prévoit automatiquement une part de la succession.

— Je croyais qu'alors, les héritiers étaient automatiquement la famille du défunt, ascendants, frères et sœurs ? Même si, dans le cas présent, la question ne se pose pas...

— En fait, il n'y a aucune obligation légale vis-à-vis des ascendants ou des collatéraux. Ils sont juste désignés d'office héritiers, en cas d'absence de dispositions prises par le défunt. Mais si celui-ci a laissé un testament, il peut les déshériter à sa guise. Ici, la question n'a pas de sens, en effet, puisque, comme vous le savez, monsieur Landais était de parents inconnus. Pour autant, il a prévu un petit legs pour sa demi-sœur naturelle...

La surprise que je ne parvins pas à masquer n'échappa guère à mon interlocuteur. Non, je ne le savais pas de parents inconnus. Et non, je n'étais pas plus au fait de l'existence d'une demi-sœur naturelle. Je m'en étonnais d'ailleurs aussi sec, puisqu'Etienne n'avait pas demandé de la quérir pour ses funérailles. Le notaire semblait embarrassé, comme s'il avait commis un impair. Pour évacuer sa gêne, il s'empressa de noyer le poisson :

—... Monsieur Landais est né pendant l'Occupation. C'était une période troublée.... Enfin, pour en revenir à nos moutons, les dispositions arrêtées